8 juin 2016

Résidence de l´Ambassade de France en Colombie.

Avant tout je voudrai remercier la France pour l´honneur qu´elle m´octroie en me faisant Chevalier de la Légion d´honneur, et je dis bien Chevalier, car sans doute, en ces temps lointains, Napoléon ne pouvait se douter que cet honneur pouvait aussi être octroyé à des femmes et c´est ainsi que je suis Chevalier, au masculin, ce qui, j´espère, ne change rien à cette distinction et aux remerciements que j´adresse sincèrement à la France. C´est le moment aussi bien sur de remercier tout spécialement Monsieur l´ambassadeur Jean-Marc Laforêt, qui m´a généreusement accueilli dans cette belle maison, si française. Je la connaissais déjà grâce à la fête nationale du 14 juillet mais je n´avais jamais parlé vraiment avec les ambassadeurs précédents. C´est pourquoi ce soir je me sens très émue d´être à vos côté. J´en profite aussi pour remercier l´ Association des Membres de la Légion d´ Honneur que préside monsieur Sergio Rodriguez Azuero.

Mais pour la petite histoire, je voudrais vous raconter que Manuelita Saenz, la fidèle compagne de Simon Bolivar, fut décorée par le general San Martín de l´ordre de «Caballeresa del Sol», distinction de la nouvelle noblesse républicaine, pour avoir participée dans sa jeunesse aux luttes independantistes du Pérou. Je serai donc *caballeresa*, ou Chevalière de la Légion d´honneur… Seré caballeresa de la Legion de Honor.

Et, à ce propos, comme vous l´avez compris, c´est en français que je vais vous adresser quelques mots, bien qu´étrangement j´ai du mal à parler en français de ma vie en Colombie, de ma vie professionnelle, de mon féminisme presque endémique aujourd´hui mais qui, pour moi, signifie ne pas mourir indignée par tant de violences faites aux femmes et qui, peut- être, représente l´un des derniers humanismes de ce monde désolé. Oui, j´ai du mal à parler de tout cela en français, cette langue qui continue de m´habiter et me renvoie à une enfance heureuse et à la nostalgie d´un pays qui reste pour moi le pays de l´illustration, de la révolution française, de l´assassinat d´Olympe de Gouge et du “deuxième sexe” de la grande Simone de Beauvoir. Mais c´est en espagnol que je suis devenue femme à plein temps et aussi

parce que c´est avec un groupe de femmes au sein de l´Université Nationale que j´ai pu promouvoir et partager un nouveau savoir sur le fait d´être née femme. Ce soir, quelques-unes sont là à mes côtés et je voudrai les remercier de m´avoir accompagnée dans ce long et passionnant voyage.

J´essaierai donc d´expliquer brièvement pourquoi j´ai choisi de défendre les femmes et de travailler avec elles. Tout d´abord, j´ai eu la chance d´entrer comme professeur à temps plein à la Faculté de Sciences Humaines de l´Université Nationale de Colombie, sans doute l´une des meilleures universités publiques du pays. C´est là ou j´ai commencé à découvrir la Colombie, à essayer de comprendre ce pays à la fois si complexe et si attachant, entre les meilleurs chercheurs et professeurs de l´université, à une époque cruciale de son histoire, les années 70, 80 et 90 (je suis arrivée en Colombie en juillet 1967.) Il m´est difficile de résumer cette histoire, en peu de mots et en si peu de temps… et si j´insiste sur cette période de ma vie c´est que je ne serais sans doute pas la femme que je suis aujourd´hui sans ces 30 années passées a l´Université Nationale. J´en parle plus longuement dans quelque uns de mes livres.

Mais en tant que psychologue, il m´est évidemment difficile de ne pas évoquer mes 20 premières années en France et l´importance qu´elles ont pu avoir sur mes choix professionnels. J´ai eu la chance d´entrer dans le monde des idées dans un pays de tradition libérale, laïque, démocratique et souvent prompt à la critique. Oui, mes 20 ans se déroulèrent dans une France effervescente qui préparait un printemps chaud, ce fameux printemps de mai 1968. C´était la première génération de la pilule et des premiers symptômes d´une sexualité libre que nous vivions entre enivrement et angoisse. Simone de Beauvoir nous expliquait le pourquoi de notre condition, les Beatles nous enchantaient avec leur *“Let it be”* comme Charles Aznavour avec sa Bohème. Les discours de Martin Luther King nous faisaient réfléchir et avec le Che Guevara nous rêvions et pensions qu´une révolution pourrait transformer notre planète en un grand jardin socialiste. Nous respirions au rythme d´une révolution permanente qui n’allait jamais se réaliser, en tout cas pas comme nous l’avions rêvée. Il était alors difficile pour moi, pour ne pas dire, impossible, d´arriver en Colombie, à l´Université Nationale en tant que professeur, en oubliant les traces de cette histoire. Aujourd´hui, à 73 ans, je

continue d´aimer le mouvement, le doute, la vie, les rêves et j´ai toujours besoin d´entretenir des utopies.

Cela explique sans doute pourquoi je travaille avec les femmes et en faveur des femmes colombiennes. J´ai eu la chance de participer avec elles a la seule révolution positive du vingtième siècle, une révolution qui n´a jamais éclaté mais qui se produit petit à petit, sans recourir à la force – ou tout au moins sans recourir à la force des armes- sans verser une seule goutte de sang et sans jamais évoquer la mort, chose bien rare dans ce pays comme vous le savez Monsieur l´ambassadeur: Une révolution qui, néanmoins, transforma profondément la condition des femmes, leurs relations avec les hommes et en général avec la vie. Et aujourd´hui, les femmes colombiennes, principales victimes de ces 50 ans de conflits armés, sont là, et grâce a leur éthique de vie ancrée a leur corps et leur sens profond du quotidien, elles se réinventent et en même temps réinventent ce pays en essayant de rendre la vie toujours plus supportable pour tous et pour toutes. *Tejen con una infinita paciencia de hormigas lo que muchos hombres no dejan de destejer*. (tisser et de-tisser…)

Aimer les femmes dans ce douloureux pays ne m´a pas été difficile. Elles m´ont tout appris. Ce que je suis aujourd´hui, je leur dois. Grace à elles j´ai compris aussi ma condition de femme privilégiée. Grace à elles, en les observant, en les écoutant, j´ai compris l´importance de travailler pour l´égalité des chances entre hommes et femmes, tout en essayant de sauvegarder cette étonnante différence existentielle pour habiter, interpréter et comprendre ce monde et bien sûr aussi, agir sur lui. Avec elles, je suis née à moi-même ; avec elles j´ai su ce que je voulais faire de ma vie ; avec elles je ne me sens jamais seule, et je sais aussi que j´ai encore beaucoup à apprendre. Bien sûr, et vous m´avez compris, pas avec toutes les femmes. Pas avec celles qui jouent à se comporter comme un homme et qui participent a la mondialisation d´une logique encore presque exclusivement masculine. Mais avec celles qui soutiennent, souvent sans même le savoir, ce pays, grâce à leur sens du quotidien et, comme disait Cioran, grâce à cette mystérieuse supériorité que leur a conféré une “esclavitude millénaire”. Oui, je parle des femmes de ce pays, véhémentes, impétueuses et tendres. Et j´ai seulement essayé de les accompagner, de les écouter et de les encourager. Lorsque se termine une de mes conférences, débats ou séminaires et que

l´une d´elles vient me dire, “*merci Florence, aujourd´hui grâce a tes paroles, je me sens vivante et plus heureuse que jamais d´être née femme*” alors je sais pourquoi j´ai choisi de les accompagner et en même temps je comprends que c’est, sans doute, le meilleur choix de ma vie.

Mais, je voudrais dire aussi que la France m´habitera toujours au plus profond de moi-même. Aujourd´hui, j´ai la nationalité colombienne mais je resterai toujours française parce que je ne renoncerai jamais aux jardins secrets de mon enfance, aux mers agitées et froides de mes vacances normandes, aux rues médiévales de Rouen, ma ville natale, aux couleurs de l´automne qui me manquent tant quelques fois et a la saveur de la mousse au chocolat que préparait souvent ma mère le dimanche. La France, une patrie, la terre de mon père, un père qui m´apprit la tolérance mais surtout que ce monde ne devrait pas avoir de frontière. La France, terre de ma mère, une femme née en 1911, une femme qui dans les années 50 lut “le deuxième sexe” de Simone de Beauvoir et put commencer à comprendre la particulière oppression des femmes de sa génération, à telle enseigne qu’elle me disait souvent : “Ma pauvre Florence, quelle malchance tu as d’être née fille.” Cette France qui me récompense aujourd´hui m´a permis de m´adapter a ce difficile et si attachant pays et de savoir finalement ce que je voulais faire de ma vie. Bien sûr c´est aussi grâce à mes fils, Nicolas et Patrick, à mon petit fils vallenato, Camilo, aux hommes que j´ai aimé et de nouveau, sans oublier mes amis y, *mis amigas*.

Merci a la France, merci a la Colombie.